VIII

LE DISCOURS DE CÉRIALIS AUX TRÉVIRES ET AUX LINGONS (TAC., *HIST.* 4, 73 sqq.). UNE « CHARTE DE LA ROMANISATION »?

par Charles Marie TERNES
(Luxembourg)

SOMMAIRE. — *Le discours fait par Cérialis aux Trévires et aux Lingons cherche à définir de bonnes relations entre Rome et les provinciaux placés à l'articulation entre la Gaule et la Germanie. Qu'ils n'emploient pas leurs richesses pour attirer des Germains cupides toujours alléchés par le fantôme prestigieux de la liberté! Qu'ils ne mettent pas en danger la très ancienne « maison romaine » pour troquer le confort et des abstractions contre la soumission à Rome et une sécurité garantie. On discerne bien l'influence de la rhétorique (et celle de Tacite) sur ce discours : il n'en est pas moins l'ébauche d'une politique provinciale tournée beaucoup plus vers l'avenir que vers le passé.*

EPITOME. — *Oratione habita coram Treueros Lingonesque Petillius Cerialis de optimo rerum statu disserit inter Romam uictricem Gallosue positos in discrimine. Ne opibus utantur ut Germanos, socios incertos quia cupidos regni et finium inuocent; ne conuellentes antiquam compagem in utriusque detrimentum libertatis specie decepti, societatem Romae cum exteris gentibus uertant. Ut sit obsequium securitatis pretium pro pernicie cum contumacia. Etsi rhetoricos et Cornelii Taciti usus in oratione habita recognouimus huiusque rationem in maximo Romae fatorum discrimine discernimus et morem pacis cum prouinciis non tantum priscis quam futuris temporibus adhibendum censemus.*

UN REGARD TOURNÉ VERS LE PASSÉ

A quelques mois d'écart, le professeur Pierre GRIMAL a consacré deux livres décisifs à Tacite[1]; depuis 1958[2], il y avait, certes, eu des travaux importants[3] quant auxquels les chroniques tacitéennes de Herbert W. BENARIO[4] fournissent tous les renseignements requis, mais peu de vues générales (pour le moins historiques et littéraires) et d'interprétations d'ensemble (combinant l'étude de ce que nous pouvons savoir de l'homme,

1. Pierre GRIMAL, *Tacite. Oeuvres complètes. Textes traduits, présentés et annotés*, Paris, 1990, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, vol. 361), 1.180 p., cartes; id., *Tacite*, Paris, 1990, Fayard, 401 p.

2. Année de la parution des 2 volumes de Sir Ronald SYME († 1989) *Tacitus*, Oxford; suivi de *Ten Studies on Tacitus* en 1970.

3. Parmi lesquels l'article *P. Cornelius Tacitus* de St. BORZSAK dans le vol. 11 des suppléments à *P. W. R. E.*, 1968, 373-512, également publié sous forme de fascicule à part.

4. Cf. *Recent work on Tacitus. 1974-1983* = Classical World, novembre-décembre 1986, p. 73-147.

de l'œuvre et de la toile de fond sur laquelle ils prennent vie et signification). Nous voici mieux équipés et plus à l'aise pour aborder certains problèmes dans un contexte clairement défini, examiner à la loupe divers événements qui composent le tout.

Tacite, comme tous les historiens, adorait la rhétorique, donc les discours qui, tels qu'ils nous sont parvenus, sont à la parole réellement prononcée ce que le tableau, dans son état définitif, est à l' « original » dont il s'inspire. Dans tous les cas, il s'agit de dépasser la « narration » pour établir un contact humain avec des interlocuteurs (qui peuvent être aussi fictifs que le sont quelquefois les « locuteurs ») qu'il s'agit de convaincre par le recours à toute la gamme des procédés médiatiques disponibles. On songera donc à reconstituer avec tout le soin possible, le lieu, l'heure et l'endroit où le discours s'insère, se produit, agit; on n'oubliera pas l'essentiel : la teneur, l'énoncé, le « message »; l'étude des moyens mis en œuvre reste secondaire, bien que très utile.

Entre 105 et 106, Tacite évoque (au 4e livre des « *Histoires* ») les événements qui entourèrent la mort de Néron, le 9 juin 68. « Événements » dramatiques (qui montrent, s'il en est besoin, l'importance du personnage Néron) qui, deux ans durant, secouèrent Rome, l'Italie et les provinces. Les savants modernes se sont quelquefois appliqués à les minimiser, à les traiter de « révolte mineure comme il s'en produit parfois chez les barbares »[5] : celles-là, nous en ignorons tout; celles que les auteurs nous ont fait connaître ont toujours eu une influence réelle et mesurable sur le destin de Rome... et des peuples concernés.

Ce qui se mit en branle en mars 68, au moment du soulèvement du Gaulois Vindex et ne déclencha l'insurrection de Civilis qu'à l'automne de 69, ne finit qu'un an plus tard, quand Vespasien fut reconnu en Orient, à Rome et en Gaule, fait partie d'un ensemble qui constitue l'une des grandes crises de Rome, un *discrimen rerum* dont l'enjeu étaient les *fata imperii*. Tacite avait eu, quelques années plus tôt, l'impression qu'ils « s'accéléraient », qu'ils exigeaient une action politique, sociale, religieuse, culturelle que l'arc de Bénévent exprime sous forme d'images, de « tableaux », l'œuvre de Tacite (et le panégyrique de Pline) sous forme écrite (en fait « parlée »).

Il s'agissait de maîtriser le passé, assez chaotique, peu glorieux (cf. *Germ.*, chap. 37), au bénéfice d'un pouvoir consolidé (tout à fait neuf puisque reposant sur la coopération du sénat et du prince, formule inaugurée par Nerva), s'exerçant au bénéfice d'un monde pacifié, rendu cohérent par l'acceptation, de toutes parts, de valeurs nécessaires qui n'étaient pas neuves, elles, mais prenaient, dans ce contexte global, une importance telle que, bien dosées et concordantes, elles devaient être désormais en harmonie, et celle-ci structurée, non pas occasionnelle et, peut-être excessive; il

5. J'ai fait le dossier complet de ce genre de problèmes in *Römisches Deutschland. Aspekte seiner Geschichte & Kultur*, Stuttgart, 1986, 418 p., ill.; les p. 91-115, 117-124 et 397-385 concernent spécifiquement les questions débattues ici.

fallait en montrer les vicissitudes terribles, mais aussi, au bout du compte, l'émergence et (après la mort de Domitien) le triomphe probable.

L'historien étant tourné vers le passé, celui-ci occupe la plus large part et ce qu'on a appelé le « pessimisme » de Tacite vient de là; tout historien sensé considère le présent comme l'aboutissement suprême puisqu'il *est*, et l'étude de ce qui n'est pas n'offre que très épisodiquement matière à enthousiasme. Tacite avait participé à l'événement, il avait incarné les pouvoirs de Rome, *titulo secundo* dira Ausone qui connut une trajectoire quelquefois semblable, à des postes-clés, certes, mais un peu en retrait par rapport aux tenants du pouvoir, maîtres (capricieux) de Rome : de là, de cette proximité d'un pouvoir analysé avec une lucidité absolue, viennent à la fois les préoccupations politiques de Tacite et son intention « didactique »; enfin, confident du prince, il eut à cœur d'annoncer une meilleure Rome; d'où sa confiance quasi virgilienne dans le destin de celle-ci. Virgile vaticinait. Tacite proclamait, et sa *professio* s'enrichit d'une analyse pénétrante de l'histoire romaine depuis Auguste.

* * *

L'étude du récit tacitéen des événements de 68 à 70 permet de montrer comment ces trois paramètres, historique, didactique, idéologique, sont appliqués à ce qui fut la première crise grave du « nouveau régime » qui n'en finissait pas de naître. Au sein de ce récit, la « révolte des Bataves » occupe une large partie du livre 4 des « *Histoires* » et cette quantité, à peine masquée par le procédé césarien de la dispersion (les enchaînés-fondus entre ce qui se passe en province, en Italie du Nord, à Rome fournissent la clé de l'interprétation globalisante que Tacite nous suggère), doit en indiquer la qualité. Dans cet ensemble, apparemment quelque peu disparate, certains chapitres sont plus denses que d'autres (parce que, touche par touche, se crée une tension dramatique parfaitement mesurée par l'historien) : or, ce n'est pas sur le moment qu'ils ont eu une bien grande influence, c'est dans une perspective longue, à trente-cinq ans d'écart qu'ils prennent toute leur signification. Au cœur de ces chapitres, le discours de Cérialis aux Trévires et aux Lingons (*Hist.*, 4, 73-74) apparaît comme un discours programmatique esquissant des structures essentielles pour les rapports entre Rome et les peuples soumis. Est-ce une « charte de la romanisation »?

QUONIAM UERBA PLURIMUM UALENT

Cérialis convoqua les Trévires et les Lingons (dont dépendait l'issue du conflit, après la défaite du quarteron des généraux bataves factieux) et leur tint à peu près ce langage : je ne suis pas un orateur, mon fait est de conforter Rome les armes à la main (rappel de l'antériorité et de la primauté du militaire dans toute action de Rome vis-à-vis des *exterae gentes*); mais,

parce que vous accordez une importance excessive (*quoniam apud uos uerba plurimum ualent*) aux mots de braillards séditieux, je vais *pauca disserere*, faire un bref exposé qui peut avoir son importance en ce moment précis, où la guerre est finie (c'est faux : elle reprendra aussitôt après et la signification du discours n'est donc pas uniquement applicable aux événements ponctuels qui l'entourent). Premier champ thématique : si Rome est venue dans vos provinces, c'est que

1) *maioribus uestris inuocantibus*, vos ancêtres les y ont fait entrer, les appelant à cor et à cri (*vocare in*!) ; ils agissaient ainsi pour deux raisons bien distinctes (bien que l'effet en fût cumulatif) :

   — *discordiae eos ad exitium fatigabant*, leurs déchirements (traditionnels) les vidaient de leurs dernières forces ;
   — *acciti Germani* : une fois de plus, on s'était cru malins en recrutant des « Germains », une fois de plus, loin d'être des mercenaires dociles, ces « Germains » prétendaient s'installer, s'enrichir, participer à l'événement ;

2) *nulla cupidine* : elle ne ressent ni désir de s'enrichir, ni aucun besoin de protéger l'Italie.

Alors que veut-elle ? *Ne quis alius Ariouistus regno Galliarum potiretur* : qu'un nouvel Arioviste ne s'empare pas du *regnum Galliarum*. Quand on sait quel jugement féroce Tacite avait porté sur la politique romaine en Gaule et en Germanie [6], on traduira *quantis exercituum nostrorum laboribus quoue euentus Germanica bella tractauerimus* (73, 4) : « au prix de quelles souffrances et de combien peu de résultats n'avons-nous pas mené force guerres en Germanie ? » Et tout cela pour qu'une fois de plus le premier Arioviste venu ranime le vieux spectre des Cimbres et des Teutons parcourant l'Europe à leur gré ? Ou qu'un *regnum Galliarum* ranime, lui, le souvenir, plus ancien encore, des incursions en Italie ?

Deuxième champ thématique : *Eadem semper causa Germanis transcendendi in Gallias...* Le véritable danger, c'est la germanisation des Gaules. De quoi accuse-t-on les Germains :

— *libido*, le désir subit, irraisonné, le caprice sensuel
— *auaritia*, le désir de s'approprier, de s'enrichir, de thésauriser
— *amor mutandae sedis*, une sédentarité insuffisante.

Ces accusations n'ont aucune valeur objective ; pour ne reprendre que le troisième grief : ce n'est pas parce qu'ils sont encore des semi-nomades que les « Germains » partent quelquefois à la recherche de meilleures terres agricoles, mais parce qu'au sein des groupes d'ethnies que nous entrevoyons [7] un phénomène de rejet social isole certains clans nobiliaires qui vont s'installer ailleurs. Il est tout aussi évident que ce n'est pas le caprice qui décide d'anciens officiers et sous-officiers de Rome à déclen-

6. Cf. mon étude *Tamdiu Germania vincitur. La critique tacitéenne de la politique romaine en Germanie*, in *Caesarodunum*, XV *bis*, Paris, p. 165-176.

7. Cf. cette revue 66, 1988, p. 182-196 *Les Germains de César*.

cher une « révolte ». Il s'agit donc d'un archétype de comportement tout à fait dépassé, mais qui pouvait avoir un impact rhétorique considérable quand, dans les circonstances de 70 ou de 105, il était mis face à la notion de *libertas* complétée de *speciosa nomina*, d'autres notions offrant une *species*, un aspect prestigieux et, surtout, séducteur. « Tous les tyrans ont invoqué celle-ci pour opprimer autrui. » « Autrui », ce sont les Gaulois qui risquent de faire les frais de la mauvaise liberté des Germains. Leur situation est différente : ils sont soumis au *ius nostrum* qui est le *ius victoriae* et celui-ci est garant de la *pax*. Cette logique, *ius-ius Victoriae-pax* doit faire (« aurait dû faire ») ses preuves face à la séduisante liberté des barbares qui parcourent sans frein le Nord de l'Europe.

Troisième champ thématique : s'il en est ainsi, Gaulois et Romains forment *nécessairement* une communauté de destin. Celui des Gaulois, vu depuis le passé, se résume par *regna et bella*, la multiplicité des « royaumes » et, conséquence logique, des conflits permanents; celui de Rome est d'apporter le *ius nostrum* qui s'exprime dans la formule *nil separatum nil clausumue*, le partage des décisions... et des risques. On appelle la sagesse populaire à la rescousse : *uitia erunt donec homines*; ce qui paraît n'être qu'un argument assez faible (face au tableau très négatif que Tacite brosse de l'ère des Julio-Claudiens) est en fait le rejet des prétentions des « empereurs » de naguère à la divinisation voire à l'essence divine; point d'héroïsation ni d'évhémérisme : pour être empereurs, ils sont ce que nous sommes, et vous aurez à vous en accommoder! Pour ce qui est de l'association de Gaulois au pouvoir romain, l'exemple récent de Vindex enlève toute portée à l'argument tant qu'on limite le commentaire aux événements de 68 et 69; dans la perspective d'Agricola et de Tacite lui-même, il est vrai qu'il a une meilleure signification.

Y aurait-il une alternative à ce contrat basé sur de telles données? *Bella omnium gentium inter se* remplaceraient huit cents ans de *fortuna* (en 3, 49, 3 : « cette fortune qui aida les chefs flaviens au moins autant que ne le firent leurs calculs ») et de *disciplina* dont se nourrit un heureux succès conforté par une méthode éprouvée. L'abandon de ces valeurs entraînerait dans le cataclysme final les auteurs de l'attentat (*conuellentes*).

Quatrième champ thématique : les Gaulois sont riches; tout se décidera pour eux (*maximum discrimen*, le point de non-retour, la ligne de décision où tout se décide) suivant l'usage qui sera fait de *aurum et opes*; la tentation principale est d'acheter les services de « peuples » démunis (dits « Germains ») pour obtenir *securitas* sans *obsequium*; Cérialis propose un équilibre différent : que les Trévires et les Lingons se gardent bien de préférer *contumacia cum pernicie* à *obsequium cum securitate*, le *cum* marquant bien le lien absolu qui soude les concepts les uns aux autres. On ne gagnerait rien à s'obstiner dans un débat d'idées abstraites (et trompeuses) plutôt que de pratiquer la *beneuolentia* et d'entrer dans la *disciplina* qui a fait ses preuves.

* * *

C'est la fin du discours : l'auditoire qui s'attendait à de vertes réprimandes (*grauiora*) est soulagé d'entendre ces paroles mesurées, d'ailleurs précédées d'une sorte de pardon général; le but de Cérialis n'était-il pas (4, 72, 9) de *mulcere animos* en disant et redisant (*dictitans*) que *fatum, militum ducumque discordia* et, bien sûr, *fraus hostium* ont été les causes des événements? Le succès de Cérialis (une fois de plus) n'est que passager : deux discours, de Civilis (4, 76, 2) et de Tutor (*ibid.*, 3 sqq.), opposés quant aux moyens immédiats, n'en appellent pas moins à l'insoumission. *Neque Treuiros aut Lingonas beneuolentia contineri* (4, 76, 7) : que valaient alors les légions de Cérialis et les *foedera Galliarum* (*ibid.*, 5)? Par Cicéron et César, nous savons que la notion de *beneuolentia erga populum Romanum* est particulièrement importante quand il s'agit d'engager le processus juridique au bout duquel peut se trouver le *foedus pactum*; même si l'on n'en vient pas là, des gestes préliminaires (souvent exprimés par *ire ad, mittere ad*) sont requis pour que Rome applique la *disciplina* par laquelle se réalise la procédure décrite ci-dessus. Est-elle absente? Des liens utiles et positifs ne sont pas près de se nouer. Il est vrai que le discours de Tutor (*loc. cit.*, 4) signale un fait qui sera décisif (parmi d'autres) : les insurgés manquent d'argent : *pecuniam ac dona... maiora apud Romanos.* On apprendra plus tard que, Cologne ayant opté pour Rome, l'insurrection s'affaisse.

AGRESTI CULTU ET NOTITIA LOCORUM

La critique générale du texte pourrait s'attarder à différents aspects sur lesquels nous passerons très vite :

— la rhétorique n'est qu'une façon de présenter la réalité

— les discours sont particulièrement chargés d'artifices et l'on reconnaît aisément des constantes; cf. Salluste *Iug.*, 85 sqq.; *Cat.* 52, 19 et 54, 5!;

— l'on a toujours quelque raison de « se méfier » de Tacite : c'est un sénateur, notable d'origine provinciale, il a peut-être (GRIMAL, p. XX) commandé en Germanie; il milite contre le Domitien d'après 93[8]; il est conscient du clivage qui existe entre officiers et hommes de troupe (Cérialis l'escamote tout en le nommant; cf. le *militum ducumque discordia* en 4, 72, 9 qui n'est pas dû au seul *fatum*!); Rome n'a jamais maîtrisé les problèmes posés par les *auxilia* : le récit du sac de Crémone est instructif à ce sujet; il se pose à Trèves (et ailleurs); intellectuel « engagé », Tacite admet l'utilité d'une cause (celle des Flaviens, celle de Trajan), il la défend, sans s'en faire l'esclave.

8. Je renvoie à l'excellente étude de mon collègue Jean-J. BECK, *Römische Herrschergestalten. Kaiser Domitian*, in *Bulletin des Antiquités Luxembourgeoises*, 16, 1985, 83-104.

Compte tenu de ces « réserves » quelle importance faut-il donner au discours de Cérialis ? Les attitudes extrêmes seraient également déplacées ; il ne sert de rien ni d'invoquer la présence de *topoi* (le bon général, militaire hostile à la rhétorique ; le danger germain ; la discorde gauloise, l'épouvantail du « *regnum Galliarum* », même l'*utilitatis communio* créatrice du droit) ni de s'escrimer à établir un calendrier minutieux de la succession détaillée des événements [9]. L'étude ne peut qu'avoir deux orientations fondamentales :

— si l'on adopte une perspective courte, elle valorise les personnes impliquées ; il ne serait pas sans intérêt d'examiner de plus près les chefs insurgés, mais aussi ce curieux général qu'est Pétillius Cérialis, l'éminence grise qu'est Mucien, le rôle véritable joué par Domitien ;

— une perspective longue est d'autant plus intéressante que de l'aveu de (presque) tous, « il y va de l'empire » (cf. 49, 1 : *fortuna imperii*) et, dans une perspective littéraire et historiographique du jugement de Tacite sur celui-ci, non plus par rapport au passé, mais dans le sens d'une projection sur l'avenir.

Voilà pourquoi, ici et maintenant, nous nous attacherons quelque peu à esquisser des structures constitutives de cette perspective longue. Un mot à propos de Cérialis : en 3, 59 « on » le rencontre *agresti cultu*, costumé en rustre (pour échapper aux sbires de Vitellius) ; sa *notitia locorum*, sa bonne connaissance du pays l'a aidé et parce qu'il « a des liens de parenté étroits » avec Vespasien et « n'était pas sans illustration militaire » (GRIMAL, p. 268) *inter duces adsumptus est*, il est propulsé au rang des généraux commandant en chef. Les réserves mentales (aussi bien quant à ses compétences militaires que politiques) sont, chez Tacite, si explicites qu'il est difficile de faire de lui *le* porte-parole de Rome, l'auteur d'une « charte » qui engagerait celle-ci quant aux *exterae gentes*. Ceci pour dire que la perspective courte est, elle aussi, nécessaire et utile ; ces réserves admises, il demeure que, le discours dont nous traitons, en son heure comme dans ses formules plus générales, mérite toute notre attention.

CONSTATS

Une première constatation s'impose : les provinces « font » l'histoire de Rome. Donnons quelques exemples :

— Galba est proclamé en Espagne, le 3 avril 68, à la suggestion d'un noble gaulois ;

— Vespasien est proclamé à Alexandrie le 14 juillet 69, il n'entre à Rome qu'en juin 70 ;

— à ce moment la « révolte batave » bat son plein, les chefs trévires et lingons préparent un « *regnum Galliarum* » : Cérialis est envoyé pour parer au plus pressé.

9. Cf. Ralf URBAN, *Der « Bataveraufstand » und die Erhebung des Iulius Classicus*, Trèves, 1985.

Deuxième constatation : malgré ce qu'on vient de dire, longtemps les véritables décisions se prennent en Italie et à Rome. Quelques exemples :

— la mort de Néron, le 9 juin 68 est le résultat de l'action de Galba au Sénat, la veille; elle focalise ce qui s'est mis en marche au début de l'année et va prendre ensuite les dimensions de la crise que nous avons dite;

— Galba est tué par les prétoriens, Othon est empereur « des prétoriens »;

— le 14 avril 69, Vitellius est proclamé par le Sénat; Bédriac/Crémone se situe en octobre; le 21 décembre, Vespasien est reconnu par le Sénat.

L'importance de Rome et de l'Italie (c'est le message que Tacite veut faire passer) postule celle du Sénat sans l'assentiment duquel rien se fait définitivement. Si tel était le cas, l'action aurait dû s'arrêter avec la reconnaissance de Vespasien : la *disciplina* aurait joué, Rome serait dans Rome. Mais il y a déséquilibre en faveur des provinces :

— des officiers d'unités romaines, des unités romaines, des légions romaines y agissent « contre Rome », c'est-à-dire contre les volontés du Sénat ou en dehors d'elles;

— les meneurs sont bataves, trévires, lingons : le fragile équilibre érigé là-bas (sous Auguste et Tibère) est mis en question à cause d'une provincialisation insuffisante et d'écarts de conduite notoires couverts de noms (prétendument) glorieux; la *libertas* des Germains est une menace pour la *securitas* de la Gaule et donc de Rome.

Il y a lieu de s'inquiéter surtout de ce dernier fait; le terme de *libertas* n'a pour ainsi dire pas de sens s'il n'est pas déterminé par les mots qui l'entourent; j'en veux pour preuve une phrase de Salluste (*Cat.*, 58, 11); Catilina dit à ses compagnons : *nos pro patria, pro libertate, pro uita certamus*; le *pro uita*, la préoccupation individuelle, toujours jugée comme secondaire et mesquine par un romain, enlève à *libertas* la valeur que *pro patria* aurait pu lui conférer; si cette patrie est la petite patrie des égoïsmes quiets, la liberté ne vaut rien, elle mène à la luxure, à l'agitation, à la cupidité. Il est évident que la personnalité du locuteur achève de donner au lecteur la responsabilité de la « Begriffsbestimmung ». Ainsi, cette notion de liberté[10] est au cœur du débat : ceci n'a rien de surprenant dans les « empires » où il faut et où on en vient toujours à réfléchir sur le pouvoir et sa légitimation, sur la « raison d'État »; c'est la preuve qu'il existe une certaine primauté du spirituel, que les « idéologies » son nécessaires et que la théorie politique (depuis Platon) est partie intrinsèque des structures spirituelles des grandes civilisations. L'idéologie antique est une idéologie de la paix; tous les autres concepts n'ont pas de sens s'ils sont en opposition avec la notion souveraine; il faut (dans l'action pratique) assurer celle-ci, la faire régner, *pacis*

10. La liberté nous a valu (au moins) deux livres en 1989; celui de Pierre GRIMAL, *Les erreurs de la liberté*, ainsi que celui de M^me^ de ROMILLY, *La Grèce antique à la découverte de la liberté*.

imponere morem, faire de l'habitude de la paix le couronnement de l'œuvre politique. Cette paix est toujours celle de l'Italie. Il y a des passages révélateurs dans un texte de Tite-Live (31, 7, 2). Publius Sulpicius pose la question : faut-il faire la guerre au roi de Macédoine? Un tribun de la plèbe avait soutenu que *bella ex bellis seri*, que le Sénat faisait d'une guerre la semence d'une autre guerre *ne... pace frui plebs posset* (31, 5, 4). On réunit donc une *contio* et Sulpicius dit : « La question à trancher n'est pas si vous souhaitez la paix ou la guerre, mais si vous préférez que nos troupes occupent la Macédoine plutôt que de voir celles de Philippe occuper l'Italie. » Il est inévitable que tout de suite après (37, 7, 7) une équation soit proposée :

Athènes/Philippe = Sagonte/Hannibal

Il faut prendre Athènes parce qu'Hannibal a pris Sagonte! C'est pour la même raison qu'il a fallu prendre Trèves. La cause des malheurs romains est toujours la même : *segnitia nostra*. On ne peut pas tolérer (*pati*) que l'ennemi parvienne en Italie : à ce moment-là les « trahisons » se multiplieront. Le discours de Sulpicius est supposé avoir eu lieu en — 200; il doit avoir été rédigé entre — 22 et — 13 (Alain HUS); il montre l'idéologisation pratiquée à de certains moments par rapport à des événements du passé, reconnus (*ex post*) comme tournants décisifs de l'histoire nationale. Relevons d'ailleurs que les contrepoints ne manquent jamais dans cet art de l'interprétation historique. Le discours de Calgacus (*Agric.*, 30 sv.), la remarque de Caratacus (*Hist.*, 3, 45 : « Vous qui possédez tant de belles choses, pourquoi désirez-vous nos huttes? ») sont là pour que des voix critiques s'élèvent et fassent savoir au lecteur que l'on ne prend pas au pied de la lettre les beaux discours qui reflètent l'idéologie officielle. Toujours est-il que celle-ci n'est pas mensonge éhonté, « propagande » au sens que ce mot a pris récemment. J'en veux pour exemple deux textes qui se situent loin l'un de l'autre, mais qui concourent à une démonstration concordante.

Thucydide (1, 32) met en scène les Corcyréens venus à Athènes demander une alliance. Ils font remarquer qu'ils « n'ont de traité avec aucune ville grecque », qu'ils ne sont liés ni avec Athènes ni avec Sparte, mais qu'il s'agit là, à l'évidence d'une erreur. Ils envoient donc dire que si le passé est fait d'erreurs, « peu logique » et défavorable (pour eux comme pour Athènes), le présent commande qu'ils demandent l'aide des Athéniens; en effet, « ce qui jusqu'ici semblait sagesse, *sophrosyné*, se révèle être *aboulia* et *asthénéia*. « Il devient pour nous inévitable de vous demander votre appui... et il devient excusable d'avoir, moins par l'effet de mauvais sentiments qu'en vertu d'un calcul fautif, l'audace de contredire à notre ancienne réserve... Ce sera pour vous une conjoncture heureuse que le besoin où nous nous trouvons... vous donnerez votre appui à des victimes de l'injustice... et les titres que vous vous créerez à sa gratitude laisseront un témoignage au plus haut point mémorable. » Il faut aller au-devant de l'histoire; il n'est pas indigne d'avouer une faiblesse et de se proposer en enrichissement d'une puissance (et à une puissance) capable d'équilibrer justice et injustice, guerre et paix. « La Sicile nous a fait comprendre combien grand est l'honneur de mener les peuples étrangers » disait Cicé-

ron à propos du plus ancien et du plus beau fleuron de la « couronne » des provinces romaines. Il faut prendre au sérieux l'une et l'autre thèse... qui n'excluent pas que les Corcyréens n'eussent pas agi ainsi si Corinthe n'avait été en train de lancer une grande offensive contre eux ni que les blés et les impôts siciliens eussent éveillé des convoitises chez les Romains. Au contraire, ce fond de connotations très réalistes et parfaitement connues nous amène à dire que les négociations menées sur ces bases en prenaient une tournure pragmatique qui les servait.

L'autre texte est le discours de Vocula en *Hist.*, 4, 57. C. Dillius Vocula, légat de la 22e légion Primigenia, marche sur Vetera. Suivant Tacite, il donnait ainsi dans un piège monté par Claudius Labeo qui s'agitait dans la région, regroupant, comme naguère Vercingétorix, *exsules et damnatos*, des gens de tout bord et de tout poil qui savaient que les chefs indigènes pratiquaient *simulatum obsequium* (4, 56, 4) et n'attendaient que sa venue pour l'écraser. De fait, à peine approcha-t-il de Vetera que Tutor et Classicus opèrent leur jonction avec les Germains qui « trahissent » Vocula. La première partie du discours est en langage indirect : la guerre civile n'a pas à ce point ébranlé Rome qu'elle puisse être méprisée par des Trévires et des Lingons; il reste des provinces fidèles, des armées victorieuses, *fortunam imperii et ultores deos* (4, 57, 3). L'annonce d'une vengeance divine correspond à cette idée profondément romaine que la fortune de l'Empire et le gouvernement par les dieux sont inséparables [11].

Il y a un deuxième discours de Vocula (chap. 78), cette fois en langage direct; entre les deux : *flagitium incognitum*, une épreuve jamais vue : *Romanus exercitus in externa iuraret*, une armée romaine en est venue à prêter serment à des lois étrangères! Vocula a beau jeu d'exploiter ce thème : *Bellum cum populo Romano uestris se manibus gesturum Classicus sperat.* Que faire? En appeler au passé (comme Vocula l'avait déjà fait dans son premier discours en en appelant au souvenir de César et d'Auguste)? Légions et alliés ont donné l'exemple de l'abnégation. C'est bien ce qui manque quand *in praesens fortuna* et *uirtus* font défaut aux uns (surtout les officiers) et aux autres (principalement les soldats). Et puis : la situation est-elle si désastreuse? Vocula raisonne alors au deuxième degré : puisque, hélas, *si pauetis aciem indignum id*, il reste des remparts, des armes, du blé. Il suffit de se ressaisir pour éviter (*horret animus tanti flagitii imagine*) que *signum belli Batauus dabit.* Invocation de Jupiter, de Quirinus pour le repentir des soldats. Vocula est assassiné, Classicus se pare des insignes du commandement romain. A Rome, Mucien (4, 68, 1) commence à se poser des questions sur les compétences des généraux romains; et Cérialis est (déjà) nommément intégré dans ces craintes. Comme si souvent, des querelles internes entre chefs gaulois et germains, mais aussi la fidélité de certains à l'alliance romaine firent le jeu de Rome.

Il ne faut donc ni s'étonner du fait que Cérialis croit qu'il vient de terminer la guerre après quelque ultime soubresaut ni des différences sen-

11. Cf. Pierre GRIMAL, *Religion politique et sens du divin chez Tacite*, in *Bulletin des Antiquités Luxembourgeoises*, 20, 1989-1990, p. 101-116.

sibles qui démarquent son discours par rapport à celui de Vocula : sa situation personnelle n'est pas la même ; la situation générale a évolué : à condition qu'on réussisse à « ramener dans le devoir » Trévires et Lingons, il n'y aurait ni *regnum Galliarum* ni insurrection batave. L'argumentation de Cérialis est très différente de celle de Vocula quand il s'agit de motiver ses auditeurs en vue d'une *societas* qu'il décrit. La protection militaire sera le lot de Rome, la prospérité matérielle celui des Trévires. Et son argument principal n'est-il pas l'incapacité gauloise à s'unir autrement que sous la tutelle de Rome ?

DES PRINCIPES POUR L'AVENIR

Le discours de Cérialis aux Trévires et aux Lingons demande à être placé dans son contexte : il se situe (presque) au bout d'un conflit qui aura été pour une moitié une guerre civile (on se battait pour la succession de Néron), pour une autre part un *bellum externum* puisqu'il y allait des « frontières de l'Empire ». Dans les deux cas, il s'agissait des *fata imperii* et ce d'autant plus que d'un côté comme de l'autre, on ne déchaînait pas simplement des actions militaires, mais qu'un vaste débat d'idées constituait un fil rouge à travers les événements complexes dont nous venons de parler. Ce débat d'idées porte sur un nouveau pouvoir à Rome, certes, mais celui-ci ne peut être assuré que s'il s'appuie sur des provinces pacifiées, non au sens des sarcasmes de Calgacus, mais en des termes qui peuvent être ceux proposés par Cérialis. Il reste à redire que ce constat concerne au moins autant le moment où les « *histoires* » sont rédigées que celui où se produisirent les faits dont elles traitent, qu'elles analysent. Rome entrait alors dans 250 ans de paix. Le discours de base fournit certaines « clés » en vue de celle-ci.